

Hôtel Molière.

L'air est chaud et immobile. Attente. Temps suspendu. Se perdre à Paris pour écrire. Le voyage commence gare de Nantes. Le paysage défile. Deux heures pendant lesquelles je m'installe à l'intérieur de moi. Attitude étrange. Je m'observe assise dans le train. Dans le sens contraire à la marche. Les marais, les champs s'étirent. Changement de perspective.

Pas de rencontre possible dans le train. Ma voisine me serre d'un peu près pour que la magie de la conversation opère. Elle applique avec minutie du mascara sur ses cils puis appuie ostensiblement et lentement son bâton de rouge sur ses lèvres. Enfin, elle referme le poudrier d'un geste sec. Les sons s'inscrivent.

Hôtel Molière à Paris. Petite table en métal gris dans la cour pavée. Deux fauteuils ajourés confortables l'entourent. Le chat blanc assis sur une table à côté me regarde longuement. Rencontre feutrée. Silencieuse. Je sors mon carnet noir où une phrase de couleur blanche est mollement inscrite sur la ouverture : « Laissez-vous aller... » Je caresse doucement le faux cuir, fais sauter l'élastique rouge qui le maintient fermé. Une vraie présence.

Une main fine posée sur le bord de la petite table m'avertit d'une soudaine présence. Hésitation, étonnement, « Me permettez-vous de m'asseoir à votre table ? » La musique de la voix grave et assurée reste suspendue dans l'air.

Le costume sombre, la chemise claire, les ongles délicatement coupés, l'homme tire à lui la chaise et s'assoit légèrement. Tout semble aérien.

Je me surprends à acquiescer.

La tasse de café est déposée un peu vite. Morceau de sucre dans la tasse épaisse et étroite. La cuillère tourne lentement dans le café. Dissolution. Sourire esquissé, regard long et mal assuré. Communion inespérée. Les mots se libèrent peu à peu, pas pressés de remplir l'espace.

Complicité éphémère, tu m'écoutes expliquer ma venue à Paris pour jouer avec les mots. Ton amour de la littérature et de l'écriture nous maintient en équilibre. J'entends le cliquetis des verres qui s'entrechoquent sur un plateau. Les conversations s'effacent pour nous. Découverte d'un autre. L'index rouge appuyé sur la table élimine lentement les poussières de sucre autour de la tasse. La pensée cherche les mots pour exister.

Ils arrivent sans se presser, d'abord sur ton arrivée à Paris où tu viens donner des cours tous les mercredis à l'Université de La Sorbonne. La stylistique est ton domaine d'intervention. Les phrases, les mots prennent sens et dansent sur tes lèvres. Ta voix chaude m'enchanté et me désarme. Tu m'expliques que tu as lu plus de cinquante fois déjà Madame Bovary de Flaubert et que tu n'as toujours pas fini d'explorer l'œuvre. « Elle me rendra fou » me dis-tu sur le même ton. Je te regarde et échangeons un signe d'entendement. Tu t'interroges sur les nuances du titre de l'œuvre : Madame Bovary, ce n'est pas Emma Bovary et encore moins Emma. Je me glisse dans ta pensée et voyage parfaitement dans les circonvolutions de ton

cerveau où les explications s'enchaînent logiques et implacables. Ton intelligence me multiplie. J'ai le sentiment d'être. Je t'écoute errer entre les lignes de Flaubert et me perds moi aussi dans les taffetas et les fourrures d'Emma. Je participe aussi au bal du château de la Vaubyessard et me hasarde à observer la maladresse de Charles qui ne peut danser. Tout à coup, tu t'arrêtes, confus et tu me demandes pardon pour ce dithyrambe. « Au contraire. » C'est tout ce que je réussis à murmurer. Ma gorge est sèche et me brûle. Tu baisses la tête, gêné, et tu me demandes ce que je viens chercher dans les ateliers d'écriture. Je t'avoue mon bonheur d'écrire, cette recherche de l'atemporalité et de l'indicible qui m'habite lorsque je me risque avec les mots. Je te confie cette rencontre improbable et extraordinaire avec les autres sans avoir besoin de se dire. Je t'explique ce besoin d'aller chercher la vérité au fil du papier ou du clavier. Ce bonheur surtout de glisser ce qu'on veut dévoiler entre les lignes et les mots pour se surprendre ensuite à lire et écouter ce que l'on n'avait pas pensé écrire quelques secondes auparavant. Les mots nous échappent déjà et nous interrogent pourtant. Magie de l'écriture. Tes mains se mettent à trembler subrepticement. Tu entends. Tu acquiesces. Silence habité. Mes lèvres s'appuient un peu plus fort sur la porcelaine tiède de la tasse de thé. La douce chaleur de la boisson parfumée participe à goûter les mots que tu prononces doucement et les silences que tu me fais entendre. Je sens la passion dans sa gangue. Torpeur douce et magique de l'authenticité de la rencontre. Cette fusion inattendue, profonde et envoûtante nous submerge et nous met soudainement mal à l'aise. Tu prends de manière presque autoritaire et brutale le ticket de nos consommations, et après un vague au revoir murmuré, tu te diriges vers le maître d'hôtel sans même un regard pour moi. Tu te fonds dans la foule du trottoir. Ton long manteau noir n'est déjà plus qu'un souvenir mal assuré.

Quatorze heures, il est temps. Dans une heure, je me pencherai sur mon cahier et mes mots.